

JULES MICHELET

JOURNAL

TOME I

(1828-1848)

*Texte intégral, établi sur les manuscrits autographes
et publié pour la première fois, avec une introduction,
des notes et de nombreux documents inédits par*

PAUL VIALLANEIX

nrf

GALLIMARD

INTRODUCTION

A la mémoire de Lucien Febvre

Historien de la France, Michelet mourut sans avoir écrit sa propre histoire. Le temps lui manqua pour ressusciter en un récit continu les événements et les passions fidèlement consignés dans le Journal. Dès ses premiers écrits¹, au temps où il achevait ses études et entraît dans la carrière universitaire (1818-1823), il avait montré cependant le souci singulier de cultiver le souvenir d'une vie qu'il jugeait exemplaire.

Le Journal, à proprement parler, s'étend de 1828 à 1874, du premier voyage hors de France à la mort de Michelet. Son abondance peut surprendre si l'on songe que, tout en le tenant, Michelet composait une œuvre immense, au prix d'un travail acharné. En fait, l'historien s'imposait ainsi une discipline de conscience qui lui permettait de ne pas devenir l'esclave de son métier. Il contrôlait sa vie au jour le jour. Il y mettait de l'ordre, choisissant parmi les faits quotidiens ceux qui méritaient de rester dans sa mémoire, de même qu'il retirait de la masse des archives les seuls documents qui révélassent l'esprit d'une époque ou la nature d'un héros. Dans les épreuves d'une difficile enfance, il avait appris l'art d'être maître de soi. Il l'exerçait dans le Journal, où il comptait retrouver, s'il en était jamais besoin, l'homme qu'il avait été, l'homme qu'il voulait être. « Ce Journal aura un grand avantage, c'est que ma vie ne se perdra pas pour moi et que je la retrouverai jour par jour, avec mes sentiments, mes pensées, mes actions². »

La lecture du Journal révèle bien cet esprit méthodique de Michelet, entraîné mais non subjugué par ses inspirations, capable de tenir à la fois le registre de ses dépenses et celui de ses émotions, administrant avec une égale fermeté sa maison, son œuvre et son génie, consignait actes et impressions comme s'il devait, un jour, en rendre compte et comparaître devant le Juge aux côtés du Rousseau des Confessions, son premier maître.

Tout en dressant ainsi dans le Journal le procès-verbal de sa vie, Michelet préparait son œuvre, recherchant des idées, les mettant à l'épreuve. Comme il l'avait prévu au moment de le commencer, le Journal recueillit ses pensées aussi bien que ses sentiments. Les amateurs de révélations indiscretes seront souvent déçus : le Journal de Michelet est d'abord d'un écrivain. S'y accumulent des anecdotes, des remarques pittoresques, des formules

1. La première édition intégrale et critique en sera bientôt publiée. Elle contiendra divers journaux de jeunesse et un *Mémorial*, récit de l'enfance de Michelet.

2. Note inédite du 4 mai 1820 (Bibliothèque historique de la Ville de Paris).

hâtivement notées en vue de l'œuvre future. La vivacité des récits de l'Histoire de France, des descriptions de La Mer et de La Montagne tient à l'exactitude des détails vrais, observés au cours d'un voyage ou recueillis dans une lecture. Le tableau de la vie ouvrière que l'on admire dans Le Peuple est esquissé dans le Journal des voyages à Lyon et en Normandie. On sait que la plupart des livres de Michelet furent écrits très vite. C'est qu'ils avaient été mûris dans la retraite du Journal. Au moment de les produire, Michelet disposait d'une riche information, butinée le long des routes, au hasard des rencontres. A l'aide de ses souvenirs, il imaginait hardiment le cours d'une bataille, la vie d'un peuple, le passé le plus reculé. Il tirait de sa curiosité naturelle le meilleur parti littéraire.

Non par calcul, mais d'instinct. Sa curiosité s'accompagnait, en effet, d'un impérieux besoin de s'exprimer, dont témoigne le Journal, destiné, au moins provisoirement, à le satisfaire. Michelet n'éprouvait rien qu'il ne désirât aussitôt désigner, analyser, traduire en formules. Le Journal ne s'écourtait que dans les périodes, fréquentes, il est vrai, de grand travail. Il reprenait de l'ampleur dès que Michelet retrouvait le loisir de s'y confier. On découvre alors ce qu'est le génie littéraire : Michelet vivait la plume à la main, écrivant comme il respirait, se parlant sans cesse à lui-même. Le lecteur sera surpris de l'épaisseur du Journal rédigé au cours de certains voyages, tels le voyage en Italie de 1830, le voyage en Angleterre de 1834 ou le voyage en Allemagne de 1842. Transporté sur de mauvais chemins, au fond d'inconfortables voitures, accueilli dans de rudes auberges au terme de longues étapes, Michelet n'interrompait jamais le Journal. La fatigue, de son propre aveu, brisait ses membres. Mais elle épargnait en lui le don d'écrire, l'art de choisir les mots qui allaient fixer les images de la journée dans leur fraîcheur. Le style ne se relâchait point ; seule s'alanguissait l'écriture. Enfermé dans sa chambre avec les souvenirs de la route, Michelet ne trouvait le sommeil qu'après les avoir rangés, à leur place, dans le Journal.

Il ne lui avait pas suffi de les évoquer devant le compagnon qu'il aimait entraîner dans ses voyages : un ancien élève ou, plus tard, son gendre Alfred Dumesnil et sa seconde femme Athénaïs. Il lui fallait les revoir seul. Le Journal était son vrai confident, flattant son goût de la solitude, du recueillement et de l'examen de conscience, ménageant sa pudeur et sa timidité. Cet homme, qui écrivit si souvent pour les autres, tenait à écrire chaque jour pour lui-même. Il se réservait l'accès même du Journal. Il ne confiait à personne le précieux manuscrit, pas même à la chère Athénaïs, dont il admit pourtant la collaboration littéraire. Il lisait seulement quelques pages devant ses proches, de temps à autre, dans des moments d'abandon. Si le Journal peut être qualifié d'intime, c'est moins encore pour son contenu que pour la discrétion avec laquelle il fut tenu.

Michelet ne conçut jamais le projet de le publier. Certes il avait coutume de se livrer, dans ses livres, à des confidences et même à de vraies confessions. Mais il voulait que cette image qu'il livrait ainsi de lui-même fût composée avec soin. Elle devait, dans son esprit, tout en reproduisant le modèle avec fidélité, animer une idée, illustrer une conviction, instruire un public. Il n'aurait pas écrit l'autobiographie à laquelle, toute sa vie, il songea, pour le seul plaisir de se conter. Elle aurait eu sans doute l'accent de la lettre à Quinet, publiée en tête du Peuple, où il évoquait moins l'histoire qu'il

ne tirait la leçon morale de ses expériences enfantines. Le Journal, au contraire, permet de surprendre Michelet, sinon tel qu'il fut, du moins tel qu'il se dépeignait librement pour lui-même, sans souci des autres ni de la postérité, dans un mouvement de sincérité involontaire. Confronté avec le portrait officiel que l'on trouve dans les œuvres publiées¹, ce portrait inachevé semble tour à tour trop simple ou trop confus. Mais ses défauts font ses vertus. Il gagne en vie et en vérité ce qu'il perd en fermeté et en cohérence.

* * *

Le Journal, tel du moins qu'il nous est parvenu, se signale par son irrégulière abondance. Il garde le silence sur cette importante année 1829 où le jeune professeur de l'École Normale dut abandonner, contre son gré, l'enseignement de la philosophie et se consacrer tout entier à celui de l'histoire. Peu de commentaires en 1833, alors que Michelet publie les deux premiers tomes de l'Histoire de France et entre à la Sorbonne comme suppléant de Guizot. Le Journal se tait en 1836, l'année de la préparation du tome III de l'Histoire de France et des Origines du droit français.

Les années plus favorisées ne le sont pas également. Si la chronique de 1842 est à peu près continue, celle de 1830 se réduit aux notes prises pendant le voyage en Italie. D'un mois à l'autre, l'abondance du Journal est fort variable : la suite assez régulière des réflexions de Michelet s'interrompt brusquement en janvier 1847, comme pour laisser s'achever le tome I et la préface de l'Histoire de la Révolution, puis en septembre, pendant la pénible rédaction du tome II. Le Journal de 1846, bien que tenu souvent jour par jour ou, du moins, semaine par semaine, ne s'amplifie qu'à deux reprises, au cours du voyage d'août dans le Nord et en Belgique et à la mort du père de Michelet, survenue le 18 novembre ; aussi est-il, au total, malgré sa régularité, moins épais que le Journal de 1834, consacré quasi tout entier au seul voyage d'Angleterre (5 août-5 septembre).

Enfin, considéré dans son ensemble, le Journal apparaît comme de plus en plus étendu à mesure que passent les années. De 1828 à 1839, il se réduit presque aux notes de voyages, auxquelles s'ajoutent, de 1839 à 1848, une chronique de la vie quotidienne et des méditations de toute sorte. De 1849 à 1874, Michelet, volontairement éloigné de la vie publique et tout occupé de son nouveau foyer, dans ses longs séjours en province et en Italie, consacra beaucoup plus de temps au Journal, qui devint plus abondant et plus continu.

Cependant, quelle que soit l'époque de la rédaction, le manuscrit demeure assez négligé. Le Journal, en effet, fut toujours écrit rapidement. Michelet menait une vie très animée, en particulier durant les années d'enseignement au Collège de France. Sollicité par un livre à composer, par des épreuves à corriger, par des cours à préparer, par des visites à faire ou à recevoir, par des services à rendre, par des luttes à mener, Michelet ne pouvait donner

1. On consultera en particulier, outre *Le Peuple* (pour le portrait de Michelet enfant), la préface à l'*Histoire de France* publiée en 1869 (pour son tableau d'ensemble de la vie de l'historien).

beaucoup de soins au Journal. Mais la hâte était aussi dans sa nature. Ce n'était point par négligence, par mollesse, mais par impatience que cet être nerveux se montrait si peu appliqué. Il lui fallait, sur-le-champ, fixer l'impression dont il venait d'être saisi : pittoresque d'un paysage, reflet d'un tableau, grandeur d'une idée, beauté d'un visage ou d'une âme, sentiment fugitif de son destin. Dans ces moments inspirés, l'esprit devançait et distançait la main, attardée à consigner sur le premier papier venu, avec une précipitation toujours insuffisante, la formule, le mot durable.

D'où les innombrables imperfections du manuscrit. Quand on parle du Journal de Michelet, on emploie une expression plus commode qu'exacte. Michelet ne se servit que dans sa jeunesse, de 1820 à 1823, de cahiers. Une seule fois, il employa un carnet, lors du voyage en Italie de 1830. D'ordinaire, il écrivait sur des feuilles de tout format, souvent de grande taille. Mais il lui arrivait, s'il ne trouvait rien d'autre à sa portée, de griffonner sur le dos d'une enveloppe, le verso d'un faire-part ou d'un prospectus, voire même au revers d'une feuille qui avait servi au brouillon d'une de ses œuvres. Toutes ces feuilles volantes, d'origine si diverse, étaient déposées dans un dossier. Michelet, en général, les datait, mais avec une exactitude inégale, n'hésitant pas à sauter un ou plusieurs chiffres du jour au lendemain ou à reproduire le même chiffre deux jours consécutifs. Dans certains cas, toutes les dates d'une semaine, d'un mois sont décalées d'un ou plusieurs jours. Une chronologie sommaire mais plus réfléchie, dressée par Michelet sur les dossiers, permet souvent de réparer ces erreurs.

Les dossiers les mieux ordonnés sont ceux des journaux de voyage. Au moment où il les constituait, d'étape en étape les grossissant, Michelet n'était pas encombré d'autres papiers. Il prévoyait aussi que ses notes alimenteraient, tôt ou tard, la description d'un pays ou l'évocation d'une scène historique. Aussi leur accordait-il des égards particuliers. Les autres dossiers, au contraire, se voyaient traités avec quelque désinvolture. Des feuilles en étaient retirées pour une raison ou une autre (vérification de dates, recherche d'une impression de lecture, retour sur un passé à demi oublié, etc...), et n'étaient pas toujours remises à leur place. Les grands travaux de rangement auxquels se livra plusieurs fois Michelet ne suffirent pas à rétablir intégralement l'ordre.

L'écriture de Michelet dans le Journal est souvent bien moins ferme que sur les manuscrits des œuvres. Les jambes des n et des u se confondent, les s et les r offrent de curieuses et dangereuses ressemblances. Les mots s'achèvent, après quelques lettres normalement tracées, sur des arabesques incertaines. Ils se trouvent parfois réduits à des abréviations qu'il n'est pas toujours aisé de déchiffrer. Par bonheur ces défaillances, se répétant sous la même forme et dans des cas identiques, finissent par appeler d'elles-mêmes la correction. Les caprices de la ponctuation sont plus fâcheux. On sait que Michelet ponctuait de manière très personnelle, soulignant le rythme en même temps que le sens, comme s'il devait être lu à voix haute. Dans le Journal, cette liberté s'accroît et se change souvent en une fantaisie toute gratuite. Les points ne marquent alors que l'arrêt de la plume, brisant l'élan de la pensée et l'ordre de la syntaxe. Ailleurs, au contraire, les points-virgules et les virgules abondent, comme si Michelet retardait sans cesse le moment de conclure sa pensée par un point final. Sur les journaux de voyage, le tiret se substitue quelquefois à tout autre signe de ponc-

tuation. Dans les moments où Michelet tente de rassembler et de dominer ses idées, avant d'écrire un livre ou de professer un cours, l'ordre logique se montre dans la seule disposition des phrases sur la feuille, toute ponctuation supprimée¹.

Écrit ainsi, au fil de la plume, par un homme dont le style était tout d'élan et de rapidité, le Journal ne devrait pas être encombré de ratures ni de surcharges. Or elles y sont assez fréquentes. Mais elles sont, pour la plupart, postérieures à la rédaction, comme le prouve l'examen des encres employées et de l'écriture. En relisant à distance ses improvisations, Michelet corrigeait ses fautes, complétait un texte trop allusif, réparait un oubli, soulignait les formules les plus fortes, inscrivait en surcharge (le plus souvent à l'encre rouge) le thème d'une méditation ou l'objet d'une description. Il n'hésitait pas à biffer vigoureusement des noms dont il ne voulait plus se souvenir, des phrases qui le gênaient dans ses amitiés et ses convictions nouvelles, des aveux qui lui rappelaient, contre son gré, un pénible passé. C'est ainsi que dans le Journal du voyage en Allemagne de 1842, il dissimula d'abord, sans doute peu après la polémique contre les Jésuites qui le sépara définitivement de l'Église catholique, toutes allusions à sa piété, ravivée cependant par la récente mort de son amie M^{me} Dumesnil; sous l'influence probable d'Athénaïs, il chercha plus tard à faire disparaître les notes qui révélaient les accès d'une sensualité douloureuse.

Pourquoi prenait-il la peine de censurer des écrits qu'il tenait cependant au secret et qui, dans son esprit, n'en devaient jamais sortir? On peut se demander s'il n'obéissait pas alors à des mouvements irréfléchis de remords et de prudence ou s'il ne pressentait pas, en historien averti, que sa vie intime, comme son œuvre, appartiendrait un jour à l'histoire. Mais convient-il de lui attribuer toutes les ratures du Journal? On distingue parmi celles-ci de gros traits fermement appuyés et de fines et nerveuses arabesques, qu'une même main n'a pu tracer, surtout lorsqu'on les rencontre sur une même page.

* * *

Quoi qu'il en soit, il résulte de toutes ces observations que l'histoire du Journal commença du vivant de Michelet. Le manuscrit ne demeurait pas dans la poussière des cartons. Michelet le compulsait fréquemment. Il s'assurait de la date d'une rencontre, de la fréquence des visites qu'il avait reçues de telle personne ou qu'il avait faites à telle autre. Dans les années de vie militante où Paris se passionna pour ses cours du Collège de France, il put ainsi surprendre ses adversaires et ses amis par la précision de ses souvenirs, coupant court aux insinuations des uns ou aux reproches des autres. Il tenait aussi pour sa propre gouverne le registre de ses relations; le Journal, qui se présente parfois sous l'aspect d'un véritable carnet de rendez-vous, l'aidait à distinguer, de temps en temps, la fidélité véritable de la sympathie superficielle ou intéressée. Enfin, à des intervalles de cinq ou six ans au moins, Michelet se retournait vers le passé, dont il dégageait les principes de sa conduite future; pour cela il relisait les commentaires

1. Gabriel Monod, dans *La vie et la pensée de Jules Michelet*, a reproduit quelques-unes de ces fresques verbales.

du Journal. Il se livra aux examens les plus sérieux en 1853, dans la solitude de Nervi¹, pendant l'automne de 1864, après la publication de la Bible de l'humanité et en 1869, lors de la rédaction de la préface à l'Histoire de France. Mais d'autres, incomplets sans être moins sincères, se rencontrent à tout moment dans le Journal. Ainsi le 13 décembre 1847 : « Aujourd'hui classé, classé... Revu dans mes mélanges le beau moment du retour sur moi, de contraction morale que j'eus le 20 novembre 1847 (inutile : attendri, non fortifié), et l'expansion qui suivit (lettre au roi de Prusse, aux Suisses), trop facile² : attendri et élevé plus que fortifié. Ni l'un ni l'autre ne fut accompagné du sacrifice, du rapprochement des réalités³... »

Au cours de ces classements, Michelet mettait de côté les pages du Journal qui pouvaient enrichir le livre qu'il était en train d'écrire. Si dans le Tableau de la France (1833), la Bretagne occupe une place de choix, c'est que Michelet avait rapporté du voyage d'août 1831 un journal fidèle. Les belles descriptions de l'Italie, dans les premiers chapitres de l'Histoire romaine (1831), doivent beaucoup aux impressions du voyage de 1830. Le tableau de l'Angleterre médiévale, déjà occupée de commerce et d'industrie, que l'on admire au tome III de l'Histoire de France (1837), reprend les idées et développe quelques formules du Journal tenu pendant le séjour en Angleterre d'août 1834. On ne peut sentir intimement ce que fut pour Michelet l'histoire héroïque des communes flamandes et celle de la maison de Bourgogne (tomes IV, V et VI de l'Histoire de France) sans relire, comme il le fit lui-même en la racontant, les notes colorées et émouvantes prises dans les Flandres et les Pays-Bas, en 1837 et 1840.

Michelet mesura tôt le parti qu'il pouvait ainsi tirer du Journal. C'est pourquoi il lui prêta un soin tout intéressé au cours du voyage en Suisse et en Italie de 1838, sachant qu'il allait narrer, dans l'Histoire de France, les guerres d'Italie. Les renseignements recueillis dans les filatures rouennaises, en juin 1845, étaient destinés au Peuple, dont Michelet avait conçu le projet et imaginé le titre en janvier. L'esquisse du portrait de Robespierre, achevé en août 1847 pour le livre IV (ch. 5) du tome second de l'Histoire de la Révolution, fut tracée dans le Journal, le 25 août 1846, à Arras même, berceau de la famille du « tyran ». En vieillissant, Michelet confia plus volontiers encore au Journal, comme s'il se défiait de sa mémoire, la matière de son œuvre future. C'est ainsi que les pages écrites au bord de l'Océan à Pornic, en septembre 1853, à Royan et Saint-Georges, pendant l'été de 1859, furent reprises dans divers chapitres de La Mer (1861).

Il va de soi que Michelet ne copiait pas le Journal. Voici, sur l'exemple du Journal qu'il rapporta de son voyage en Bretagne de 1831, comment il s'en inspirait. Parfois il conservait seulement une image pittoresque, en retouchant quelques détails. A son arrivée à Caen, le 10 août 1831, il avait noté : « Le bonnet triomphal de Caux, brisé au milieu de sa hauteur

1. Petit port ligure, au sud de Gênes, où Michelet passa l'hiver de 1853-1854 et composa le *Banquet*.

2. Michelet était intervenu en faveur des Polonais rebelles, condamnés à mort par les tribunaux prussiens, et des catholiques suisses, vaincus par les troupes de la Diète.

3. Voir encore le *Journal* de janvier-mars 1852.

à Caen, se renverse dans la Manche, s'évase et s'aplatit en Bretagne. Le bonnet breton est comme les voiles du vaisseau humain ou les ailes du moulin. » Et il écrit dans le Tableau de la France : « Le bonnet triomphal des femmes de Caux, qui annonce si dignement les filles des conquérants de l'Angleterre, s'évase vers Caen, s'aplatit dès Villedieu ; à Saint-Malo, il se divise et figure au vent tantôt les ailes d'un moulin, tantôt les voiles d'un vaisseau¹. » Ailleurs, Michelet conservait un récit entier du Journal, éliminant les précisions inutiles, rehaussant l'éclat des formules, liant les remarques dispersées. On se fera une vivante idée du travail de l'écrivain en comparant la double version que donnent de la promenade à Loc-Maria-Ker et à Carnac le Journal et le Tableau de la France :

Journal

Auray. Parti à quatre heures du matin, entre chien et loup, pour Loc-Maria-Ker. Chemins très âpres et souvent périlleux. Théâtre sinistre de la guerre des chouans. Ce nom de hiboux caractérise admirablement ces hommes au nez pointu, à l'œil oblique, cette guerre de crépuscule dans les bruyères et les taillis. Plantes très épineuses. Partout des dolmens sur les bruyères élevées, ou des pierres préparées pour l'être. La Bretagne semble repousser l'étranger avec ses rocs hostiles. De temps en temps, on voit la rivière d'Auray, sale avec ses vases fétides, ses îles du Morbihan aussi nombreuses qu'il y a de jours dans l'an. Ponts dangereux sur des marais. Brume et pluie battante. Château du Plessis, bien conservé avec ses longues allées de chênes, ses petites tours. Ces manoirs bretons ont rarement la hauteur et le grandiose des châteaux normands. Ils semblent compter plus sur la difficulté des approches, sur les forêts, les marais qui les cachent, que sur une position élevée. Nous avançons sur les rocs, les branches nous frappent le visage, nous lançant l'eau, déchirant les chevaux et le postillon. Beauté triste des bruyères roses, mêlées de

Tableau de la France

Je n'oublierai jamais le jour où je partis de grand matin d'Auray, la ville sainte des chouans, pour visiter, à quelques lieues, les grands monuments druidiques de Loc-Maria-Ker et de Carnac. Le premier de ces villages, à l'embouchure de la sale et fétide rivière d'Auray, avec ses îles du Morbihan, plus nombreuses qu'il n'y a de jours dans l'an, regarde par-dessus une petite baie la plage de Quiberon, de sinistre mémoire. Il tombait du brouillard, comme il y en a sur ces côtes la moitié de l'année. De mauvais ponts sur des marais, puis le bas et sombre manoir avec la longue avenue de chênes qui s'est religieusement conservée en Bretagne; des bois fourrés et bas, où les vieux arbres même ne s'élèvent jamais bien haut; de temps en temps un paysan qui passe sans regarder; mais il vous a bien vu avec son œil oblique d'oiseau de

1. *Tableau de la France*, édition Refort (Les Belles-Lettres), p. 7.

plantes jaunes. Peu de sarrazin; ils vivent de mil.

Avant le village, visité par une pluie fine, les énormes fragments du menhir et le monstrueux dolmen; dessous, signes peu distincts. Autre menhir brisé près d'une maison. Au-delà du village, la pierre plate dominante. Une grève désolée et sale à marée basse. Il semble qu'on ait tiré parti des rocs sur place, en les arrondissant, fouillant dessous et les étayant de pierres. Nous nous séchons au village. La belle et obligeante hôtesse avec ses six enfants. Population de marins. Ils regretteraient bien que tous leurs enfants devinssent prêtres. Rien n'est moins semblable au Morbihan, Le capitaine caboteur...

A onze heures, partis pour Carnac. Monument de Georges Cadoudal et maison de son frère, aux volets fermés. Chemin aussi mauvais que l'autre, mais moins fourré. Pont entre des marais; au loin, dolmen naturel (maison du druide?). Vastes champs, où le granit perce partout la bruyère. Une foule de croix de granit, dont plusieurs à jours et artistement ouvragées. C'est le menhir chrétien, plus complet, rayonnant comme une étoile, à tous les points du monde. Un menhir sur une hauteur. Ces champs de pierre sont l'introduction naturelle de Carnac et font disparaître le miracle. Carnac peu imposant : quatorze pieds au plus...

nuit. Cette figure explique leur fameux cri de guerre, et le nom de *chouans*, que leur donnaient les *bleus*. Point de maisons sur les chemins; ils reviennent chaque soir au village. Partout de grandes landes tristement parées de bruyères roses et de diverses plantes jaunes; ailleurs, ce sont des campagnes blanches de sarrazin. Cette neige d'été, ces couleurs sans éclat et comme flétries d'avance, affligent l'œil plus qu'elles ne le récréent. comme cette couronne de paille et de fleurs dont se pare la folle d'*Hamlet*. En avançant vers Carnac, c'est encore pis. Véritables plaines de roc où quelques moutons noirs paissent le caillou. Au milieu de tant de pierres, dont plusieurs sont dressées d'elles-mêmes, les alignements de Carnac n'inspirent aucun étonnement. Il en reste quelques centaines debout; la plus haute a quatorze pieds¹.

Enfin il arrive que Michelet, après un long temps, reprend et renouvelle une méditation du Journal. Au Havre, les 5, 6 et 7 août 1831, il découvre la mer, qu'il avait aperçue en hâte, entre Gênes et Pise, l'année précédente. Le Journal recueillit ses réflexions. On y lit, à la date du samedi 6 août : « Adèle² jette des pierres dans la mer; puis assise et pensive. Premier regard de l'enfant sur l'infini, qu'il ne sent pas encore et qui doit, tôt ou

1. *Ibidem*, pp. 15 et 16.

2. La fille de Michelet allait avoir sept ans. Elle était née le 28 août 1824.

tard, nous engloutir ; il ne connaît pas encore le monstre qui se dévore pour renaître. Faut-il que toi aussi... ? » Le lendemain, Michelet reprit le cours de sa pensée : « Vers midi, promenade, moi seul ; bain de mer. L'orage au loin... Tristis usque ad mortem, κατὰ θίνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης. Comme Chrysès, je pense à ma fille. Infini, que me veux-tu ? Je me sens si petit... Je suis tout ému d'avoir vu mon petit enfant pensif en face de la mer, frère enfant, sur lequel j'ai placé ma vie et que je ne pourrai protéger. Oh ! si mon nom pouvait t'environner de quelque respect, de quelque protection après moi ! C'est pour elle aussi que j'aurais souhaité la gloire... J'éprouve un abîme vide en moi... »

Quand Michelet écrivit *La Mer*, en 1860, il voulut évoquer les premières impressions qu'avait produites sur lui le spectacle des flots. Il relut le *Journal* de 1831, se revit au Havre sur le rivage, Adèle à la main ; il vécut de nouveau son angoisse devant la grandeur marine : « Toute jeune imagination y voit une image de guerre, un combat, et d'abord s'effraye. Puis, observant que cette fureur a des bornes où elle s'arrête, l'enfant rassuré hait plutôt qu'il ne craint la chose sauvage qui semble lui en vouloir. Il lance à son tour des cailloux à la grande ennemie rugissante. J'observais ce duel au Havre, en juillet 1831¹. Une enfant que j'amenais là en présence de la mer sentit son jeune courage et s'indigna de ces défis. Elle rendait guerre pour guerre. Lutte inégale, à faire sourire, entre la main délicate de la fragile créature et l'épouvantable force qui en tenait si peu de compte. Mais on ne riait pas longtemps, lorsque venait la pensée du peu que vivrait l'être aimé, de son impuissance éphémère, en présence de l'infatigable éternité qui nous reprend. Tel fut l'un de mes premiers regards sur la mer. Telles mes rêveries assombries du trop juste augure que m'inspirait ce combat entre la mer que je revois et l'enfant que je ne vois plus². »

Les échanges entre le *Journal* et les œuvres s'opéraient aussi dans l'autre sens. Michelet continuait à méditer pour lui-même les idées qu'il avait livrées au public. Il les discutait, comme s'il les recevait d'un autre homme, qu'il n'était plus, mais qu'il ne pouvait pourtant renier. Ainsi le 20 novembre 1846, jour de l'enterrement de son père, se sentant éloigné à jamais du catholicisme par sa lutte contre les Jésuites, il se reprocha d'avoir trop exalté, dans le tome II de l'*Histoire de France*, l'esprit chrétien du Moyen Age, qui devait maintenant, son temps accompli, sa grandeur épuisée, accepter de périr : « Mon regret, je ne dis pas mon remords, car j'étais de bonne foi, c'est d'avoir donné l'idéal de cet affreux Moyen Age. Idéal vrai, telle fut sa poésie, son aspiration, mais combien peu en rapport avec la réalité !... »

Le lendemain, naissait du regret même une résolution énergique : « Qu'ai-je fait lorsque j'ai embelli l'idéal du Moyen Age, caché le réel ? J'ai travaillé contre moi, contre le progrès du monde. Combien il est essentiel que je vive encore pour affaiblir les préjugés funestes que j'ai appuyés, sans m'en apercevoir... » Ces « préjugés », Michelet s'employa sur-le-champ à les « affaiblir », en écrivant, au mois de janvier 1847, l'éloquente introduction à l'*Histoire de la Révolution* : « Il faut sortir des malentendus,

1. Michelet commet ici une légère erreur de date.
2. *La Mer*, livre I, ch. 1. Adèle mourut en 1855.

si l'on veut savoir où l'on va. La Révolution continue le Christianisme, et elle le contredit. Elle en est à la fois l'héritière et l'adversaire... La Révolution n'est autre chose que la réaction tardive de la Justice contre le gouvernement de la Faveur et la religion de la Grâce¹. »

Ailleurs, en pleine invention, Michelet cherchait à se libérer dans le Journal de la fièvre des idées, à les dominer, à se dominer, à se « reconnaître », comme il aimait à l'écrire. On trouvera, à la date du 28 juin 1847, un exemple de ces efforts de lucidité : « Dans cette halte de la Saint-Jean, mon cours fini, mon volume² à moitié (14 juillet 1790), hier, dimanche 27 juin, j'essayai de me reconnaître. Serré de près ma pensée : le credo de la Révolution et le credo de l'Europe... »

Michelet s'interrogeait enfin sur les moyens d'accomplir les projets annoncés dans ses livres. Soucieux de fidélité, il se demandait avec inquiétude s'il ne trahissait pas les espoirs que ses lecteurs avaient pu placer en lui. Il s'était promis ainsi, dans *Le Peuple*, d'éduquer les travailleurs et d'enseigner la fraternité entre les classes. Tâche malaisée, responsabilité écrasante ! D'où les débats de conscience dont le Journal conserve le souvenir. Dès 1847, bien qu'il eût publié les deux premiers tomes de l'Histoire de la Révolution, destinés à donner au peuple français confiance en lui-même par la connaissance de ses hauts faits, Michelet doutait de l'efficacité de ses efforts, notant le 20 novembre dans le Journal : « Comment ne suis-je pas le prêtre véritable, moi qui ai tenu cette année le saint des saints sur l'autel des fédérations ? Comment ces choses sublimes, qui m'ont tiré des larmes, sont-elles si peu intimes en moi ? Comment la nature revient-elle obstinément me faire redescendre à l'individualité ? Quelle est la voie ? Avant toute idée, élargir le cœur, faire vouloir la fraternité. » Or, la Révolution de février, l'agitation ouvrière, la sinistre répression de juin allaient cruellement révéler combien la fraternité française était fragile. Michelet relut, le 13 juin 1848, les notes prises pendant la préparation du *Peuple*. Le 16 juin, il examina minutieusement, dans le Journal, les chances d'une propagande républicaine. Le 29, écœuré par « la cruauté de la réaction », il résolut d'écrire un livre de vulgarisation historique, qui devait s'intituler *La Véritable Histoire* et qui ne fut point achevé : « Remis au travail. Nous voilà sortis de la sentimentalité vague, l'âme il est vrai, flétrie. La situation exige des conditions viriles : ne pas croire le bien tout fait, mais l'amener de loin, le faire. Éducation, première nécessité de tous les partis ; aucun d'eux ne songe à donner aux siens les vertus nécessaires de son système. » On trouvera dans le Journal des mois suivants et de l'année 1849, toute occupée cependant par les joies et les secrètes difficultés du nouveau mariage, de nombreuses réflexions sur la culture populaire, qui pourraient être insérées dans la troisième partie du *Peuple*.

En somme, Michelet ne se croyait pas obligé de réserver certaines pensées à ses livres, certaines autres au Journal. La vraie différence entre les écrits intimes, où abondent les considérations historiques ou morales, et les écrits publics, que l'on a jugés parfois trop riches en confidences, est ailleurs.

1. *Histoire de la Révolution*, t. I, pp. 25 et 30; édition Walter (Bibliothèque de la Pléiade).

2. Le tome II de l'*Histoire de la Révolution*; le tome I avait été publié en février.

Fils d'un imprimeur, élevé par ses maîtres du Collège Charlemagne dans le respect des textes, Michelet composait son œuvre à la manière de Salluste, de Tite-Live ou de Tacite, pour l'éternité. Dans le Journal, il se libérait de cette ambition. Il n'était plus écrivain, sinon sans le vouloir et comme par surcroît. Jamais le Journal ne ressemble aux Mémoires d'Outre-Tombe.

C'est pourquoi Michelet, bien qu'il le conservât pieusement, lui refusa le respect qu'il accordait à la plus modeste de ses œuvres. On a vu qu'il y apporta des corrections de toute sorte. Il se permit aussi d'y opérer de graves coupures, vers la fin de sa vie. Beaucoup datent sans doute de 1864, si l'on en juge par cette note inquiétante du 1^{er} novembre : « Hier, 31 octobre, mise en vente de la Bible¹. Je n'en continuai pas moins le triage des papiers. Peu à garder de ce qui précède l'élan de 1843 contre le passé, l'élan de 1848 vers l'avenir. Ramener tout à deux masses : 1^o Mes mémoires, ou mon passé. Je ne les écrirai jamais, mais dans mes notes de 1821-1822, dans mes notes et journaux de 1841-1864 j'en laisserai des éléments. 2^o Mon futur livre du Foyer, ou de l'amour comme culte. »

L'état dans lequel le Journal nous est parvenu prouve que Michelet mit son projet de « triage » à exécution. S'il conserva les écrits de jeunesse, c'est-à-dire les « notes de 1821-1822 » (qui, en fait, appartiennent à une période un peu plus étendue de quelques années en deçà et au delà), il « garda peu de ce qui précédait l'élan de 1843 contre le passé », détruisant les traces de sa première expérience conjugale (Pauline mourut le 24 juillet 1839) et de l'amitié amoureuse qui le lia à M^{me} Dumesnil, décédée chez lui le 31 mai 1842; il n'épargna que les journaux de voyage et les pages du Journal égarées dans divers dossiers, où il ne songea pas à les rechercher².

Ce choix sévère semble dû au souci d'effacer le souvenir des deux femmes qui entrèrent dans la vie de Michelet avant Athénaïs. Au contraire, les passages du Journal contenant des allusions aux amours ancillaires et à la liaison avec M^{me} Aupépin, qui alanguirent la fin du veuvage (1842-1848) furent seulement biffés. Comme Michelet n'était pas homme à renier son passé, comme on le voit dans le Journal, après 1864 et jusqu'à sa mort, traiter avec compassion la mémoire de sa première femme et avec respect celle de M^{me} Dumesnil, on ne peut s'empêcher de soupçonner l'intervention ou du moins l'influence de sa dernière compagne, atteinte d'une sorte de jalousie rétrospective.

Voici pourtant la version que donna Athénaïs de cet épisode regrettable de l'histoire du Journal, quand elle publia, en 1888, *Mon Journal et le Journal des idées*, assurant que les « cinq cartons » brûlés par Michelet n'appartenaient qu'aux seules années 1820-1829, contrairement à ce que Michelet laissait entendre dans le Journal du 1^{er} novembre 1864 : « Cette table des matières est (...) tout un monde. Qu'est-ce pourtant, comparée au contenu des cinq cartons qui appartenaient à cette époque? Cartons pleins, bondés de notes, de traductions, d'extraits, de programmes, de fragments déjà tout rédigés. Michelet les a détruits dans cette année

1. La Bible de l'humanité.

2. Leur aspect, semblable à celui des pages postérieures à 1842, suffirait à démontrer qu'elles appartinrent à un Journal détruit, tenu régulièrement de 1828 à 1842.

douloureuse où il eut le pressentiment d'une fin prochaine (novembre 1864). Ce sacrifice fut fait d'une main stoïque, non sans amertume toutefois. Lorsque, dans un trouble extrême, nous demandions grâce au moins pour ceci, pour cela, il nous répondait : « J'ai acquis dans mon métier d'historien, la triste expérience du mal qu'on peut faire à un homme qui laisse après lui des manuscrits. Lorsqu'il suffit du simple déplacement d'une virgule pour dénaturer le sens de sa pensée, qu'est-ce donc lorsqu'on se permet des suppressions ou, qui pis est, des substitutions perfides ? Il me faudrait aller jusqu'à cent ans pour réviser tout cela et mettre à part ce qui mériterait d'être conservé. L'âge m'avertit et mon Histoire me presse. Tu peux ne pas me survivre. Dieu sait, alors, en quelles mains pourraient tomber ces ébauches juvéniles ! Le plus sage est de tout détruire. Brûlons ! brûlons ! » Ce fut un véritable bûcher¹.

* * *

Quand Michelet mourut, le 10 février 1874, à Hyères, il laissait à sa femme non seulement la propriété de ses papiers mais la liberté d'en disposer comme elle l'entendrait. On lit, en effet, dans le testament qu'il avait déposé chez un notaire parisien, le 1^{er} juillet 1865 :

« Ma vie intime est partout mêlée à ma vie d'étude. Tous mes papiers, lettres, journaux appartiennent à ma femme seule, qui seule peut les lire, les trier, décider ce qui pourrait être publié. C'est, au total, peu de chose. Je ne laisse aucun ouvrage entier, mais des fragments, notes, souvenirs fort courts, etc.

« Mes journaux sont réunis dans le secrétaire de mon cabinet. Si nous mourions tous les deux, mes exécuteurs testamentaires feraient seuls l'examen de ces journaux et décideraient seuls des choses à publier. Ils contiennent notre vie commune et sont personnels à ma femme autant qu'à moi-même². »

Pour mieux affirmer encore la confiance qu'il accordait à Athénaïs, Michelet avait rouvert le testament, le 1^{er} février 1872 et y avait consigné cet aveu inquiétant sur l'étendue de leur collaboration littéraire : « Ma femme revoyait mes épreuves et préparait les livres d'histoire naturelle (Oiseau, Insecte, Mer, Montagne) par des lectures, extraits, etc. Et même elle a écrit des parties considérables de ces livres. » La liberté légale de la veuve était donc entière. Le procès intenté et perdu par Alfred Dumesnil le montra bien.

Forte de son droit, habituée à seconder Michelet et à se substituer parfois à lui dans la rédaction de ses derniers livres, M^{me} Michelet ne songea même pas à publier le Journal tel qu'il était. Elle s'en servit une première fois pour Le Banquet (1879), qu'elle présenta, à tort, comme une œuvre achevée dès 1854, dont la publication seulement avait été différée ; c'est ainsi que le chapitre VII de la seconde partie, le banquet de la suffisante vie, fut composé à l'aide du Journal du 28 avril 1854.

Dans l'Introduction au Banquet, M^{me} Michelet, après avoir assuré que le Journal se trouvait en partie rassemblé dans « trois cartons que

1. *Mon Journal* ; préface, pp. xiv et xv.

2. Une copie notariée du testament se trouve dans les papiers de la famille Dumesnil, donnés en 1948 par M^{me} Baudouin, veuve de l'arrière-petit-fils de Michelet, à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

M. Michelet avait scellés de sa main », en partie dispersé dans « les cinquante cartons qu'il avait laissés », annonçait clairement ses projets. Un premier volume, contenant « ces fragments épars placés à leur vraie date et reliés par un fil léger, invisible », raconterait la jeunesse de Michelet. Un second volume, composé selon la même méthode, donnerait « l'histoire des vingt-cinq dernières années ». Un troisième volume s'intitulerait : Journal de voyage en France et à l'étranger.

Ces promesses furent assez largement tenues. Au premier volume annoncé répondirent Ma Jeunesse (1884) et Mon Journal (1888), dont on trouvera l'examen dans l'édition critique (à paraître) des écrits de jeunesse de Michelet; au second volume, le tome XL des Œuvres complètes (1899); au troisième volume, Notre France (1886), Rome (1891), Sur les chemins de l'Europe (1893). Dans ces publications, M^{me} Michelet fit une large part aux journaux de voyage, à la fois parce qu'ils étaient rédigés avec soin et parce qu'ils pouvaient intéresser un large public. Elle voulut aussi, mue par un orgueil que l'on jugera diversement, révéler l'hommage passionné que lui avait rendu Michelet dans son Journal, lors de leur rencontre et de leur mariage (1848-1849). Ce choix, après tout, en valait un autre. M^{me} Michelet jouissait des droits qu'elle tenait de son mari lui-même.

Ces droits impliquaient des devoirs dont elle fut moins consciente. Elle usa du Journal sans avertir loyalement le lecteur des libertés qu'elle se permettait. En écrivant de sa plume Ma Jeunesse, elle prit de fâcheuses habitudes dont elle ne se débarrassa plus jamais, persuadée que Michelet, à travers elle, poursuivait son œuvre. Notre France offre un mélange habile, mais arbitraire, des pages du Tableau de la France et des journaux de voyages. Dans Rome, les notes du voyage de 1830 et du voyage de 1838, tantôt écourtées, tantôt développées, sont fondues avec des extraits de l'Histoire romaine, de l'Histoire de France, des cours au Collège de France et du Banquet. Que de coupures, de paraphrases, d'arrangements, de déformations de toute sorte dans le récit des voyages en Flandre, en Hollande, en Angleterre et en Italie du Nord qui conduisirent Michelet « sur les chemins de l'Europe »! Quant aux fragments du Journal qui accompagnent les lettres inédites du tome XL des Œuvres complètes, ils furent soit altérés, soit... écrits de la main de l'éditrice.

Dans ce hardi remaniement, le texte du Journal subit de graves coupures. On peut quelquefois les comprendre, sinon les justifier. Dans son souci d'exalter l'amour de Michelet pour l'Italie, Athénaïs omit de reproduire, en composant Rome, les nombreux aveux de lassitude que l'on relève dans le Journal du voyage de 1830. Il fallait à tout prix que Michelet eût admiré Florence, qu'il se fût enivré de lectures à la Vaticane, qu'il eût tremblé d'émotion dans les Catacombes, au lieu de languir, comme il le fit en réalité, loin de Paris, de ses amis, de son père, de ses enfants et de Pauline. Ailleurs la décence commandait de tenir au secret des réflexions trop brutales sur la sensualité des tableaux de Rubens et de Rembrandt qu'abritent les musées et églises d'Anvers, La Haye ou Amsterdam¹. Mais cette censure ne s'explique le plus souvent que par la prétention de corriger les entraînements spontanés du Journal, en lui donnant plus de tenue littéraire. Il n'en est,

1. Cf. *Sur les chemins de l'Europe*; livre II, *passim*.

*hélas ! qu'appauvri et affadi. On en jugera en comparant le tableau du Bas-Limousin dans le Journal du 17 septembre 1835 et dans Notre France*¹.

Journal

La voiture² se composait d'une bonne de Paris, revenant de l'Ariège, son pays, d'une coureuse de Tulle, en robe de laine noire, portant et maltraitant un jeune petit chien, de l'insipide commis-voyageur. Ajoutez un notaire de Tulle, qui nous conta tout le pays. Tulle est une vieille petite ville épiscopale, aujourd'hui industrielle. Brive, commerçante. Brive a produit Dubois, Brune, qui a laissé à la ville quatre-vingt mille francs de rentes, Treilhard, une foule de colonels, maintenant en retraite, etc. C'est de l'énergie auvergnate méridionalisée. Cette population, comme ses fleuves, Corrèze et Vézère, appartient plus à l'Auvergne qu'au Limousin. La Corrèze est fille du Cantal. Ces pasteurs du Cantal laissent paître femmes et vaches, vont *gaiaignier* n'importe comment, rapportent leur butin, achètent de la terre. L'argent est singulièrement commun à Mauriac. Ils vont jusqu'au Danemark, colporteurs, marchands de parapluies. La conservation des hypothèques de l'arrondissement de Mauriac vaut mieux que celle de Limoges. Ceux de la Corrèze ne sont pas moins rapaces, mais il y a de grands propriétaires, Turenne, Noailles, Saint-Aulaire, Pompadour, etc. C'est le pays de la montagne, la forteresse féodale de la France. Le droit d'aînesse règne dans tout ce midi. La propriété est trop difficile à améliorer dans ces pays de pierre, pour que le père puisse espérer qu'elle se multipliera, comme les enfants entre lesquels il la partagerait (voit le bel apologue latin du

Notre France

Le bas Limousin, le pays guerrier des Marches, qui ne voulut relever que du Roi, c'est-à-dire de personne, est autre chose³; le caractère remuant et spirituel des Méridionaux y est déjà frappant.

Cette population, comme ses fleuves, la Corrèze et la Vézère, appartient plus à l'Auvergne qu'au Limousin. La Corrèze est la fille du Cantal. C'est l'énergie auvergnate méridionalisée. Les paysans du Cantal laissent « paître femmes et vaches », vont *gaiaignier*, n'importe comment, rapportent leur butin, achètent de la terre. Ils ont parfois poussé jusqu'en Danemark. Entre Tulle, vieille ville épiscopale et Brive-la-Gaillarde, bien bâtie en dures pierres grises à angles aigus, comme l'âtre vivacité de ses habitants, vous rencontrez de petites habi-

1. *Notre France*, pp. 77-79.

2. Michelet, accompagné de Duruy, venait de Cahors, *via* Souillac et se dirigeait vers Brive et Tulle.

3. « Autre chose » que le haut Limousin dépeint dans les lignes précédentes.

père qui divisait, et chaque part faisait autant que le tout).

Entrée du Limousin par Turenne, le pays guerrier des marches qui voulut ne relever que du Roi, c'est-à-dire de personne. Ici le meilleur tabac du monde. Petits chênes verts, pays de truffes. Près de là, Pompadour. Pour remédier à la délicatesse du cheval limousin, on le mêle, non avec le normand, mais avec l'anglais, avec le squelette. On ne vise qu'au prix. Nul résultat sérieux. Un grand jeune de Bourges, fils d'un membre du Conseil départemental, nous dit qu'on faisait bien, que le cheval anglais avait le poitrail large, et le limousin trop étroit. Charmant et pauvre pays, après Noailles. Tourné des rampes délicieuses entre des roches pendantes, mousseuses, brunes, richement ornées et délicatement festonnées de verdure. Petites cascades par un fétu, peupliers, prairies. Un peu de sarrazin, pour vous rappeler que vous êtes au pays de la pauvreté, que toute cette beauté est désintéressée. La Bretagne est laide et pauvre, le Limousin beau et pauvre.

Descendu à Brive-la-Gaillarde, par une belle côte joyeusement éclairée du soleil du soir. Bien bâtie en dures pierres grises, dures, à angles aigus (ainsi que Besançon), comme l'âpre vivacité de ses habitants; crimes contre les personnes très communs, surtout depuis qu'on croit la peine de mort abolie.

Longue montée, dans la fraîcheur pluviale et la paix du soir. Petites habitations, groupées par deux, par trois, au milieu des prairies, sous l'ombrage des châtaigniers. Route entre les châtaigniers et les frênes, d'où l'on découvre les campagnes de l'Ouest dans la douce lumière du soir. Je comparais, chemin faisant, la vie mêlée d'action et de pensée, vie de famille et de travail, vie douce, complète, équilibrée, qu'on pourrait mener dans cette solitude, avec la vie toute spéciale de l'artiste, qui n'est plus une personne, mais presque une chose (que cette chose soit un livre, un tableau, un chant, peu importe). Ces retraites conviendraient

tations groupées par deux, par trois, au milieu des prairies sous les châtaigniers. Charmant et pauvre pays, dans lequel on tourne par des rampes délicieuses, entre des roches pendantes, mousseuses, brunes, richement ombrées et délicatement festonnées de verdure. Petites cascades pour un fétu, rivière qui fuit, vive comme une couleuvre; au-dessus, des peupliers. Un peu de sarrazin pour vous rappeler que vous êtes au pays de la pauvreté, que toute cette beauté est désintéressée. La Bretagne est laide et pauvre. Le Limousin est beau et pauvre.

Ce pays a donné des hommes à l'Église, à la monarchie. Les noms des Ségur, des Saint-Aulaire, des Noailles, des Ventadour, des Pompadour, et surtout des Turenne indiquent assez combien les hommes de ces pays se sont rattachés au pouvoir central et combien ils y ont gagné. Ce drôle de cardinal Dubois était de Brive-la-Gaillarde.

Deux de nos derniers papes français, d'Avignon, étaient aussi Limousins.

JULES MICHELET

Journal I

Le *Journal* de Michelet s'étend de 1828 à 1874, du premier voyage hors de France à la mort de l'historien. En même temps qu'il le tenait, Michelet composait une œuvre immense. En fait, il s'imposait ainsi une discipline de conscience qui lui permettait de ne pas devenir l'esclave de son métier. Il contrôlait sa vie au jour le jour. Il y mettait de l'ordre, choisissant parmi les faits quotidiens ceux qui méritaient de rester dans sa mémoire.

La lecture du *Journal* révèle bien l'esprit méthodique de Michelet, entraîné, mais non subjugué par ses inspirations, capable de tenir à la fois le registre de ses dépenses et celui de ses émotions, administrant avec une égale fermeté sa maison, son œuvre et son génie, consignait actes et impressions comme s'il devait, un jour, en rendre compte.

Tout en dressant ainsi le procès-verbal de son existence, Michelet préparait quelque nouveau livre, recherchant des idées, les mettant à l'épreuve. Comme il l'avait prévu au moment de le commencer, le *Journal* recueillit ses pensées aussi bien que ses sentiments. S'y accumulèrent des anecdotes, des remarques pittoresques, des formules notées en vue de l'œuvre future. La vivacité des récits de l'*Histoire de France*, des descriptions de *La Mer* et de *La Montagne* tient à l'exactitude des détails vrais observés pendant un voyage ou relevés au cours d'une lecture. Le tableau de la vie ouvrière que l'on admire dans *Le Peuple* est esquissé dans la relation des voyages à Lyon et en Normandie. On sait que la plupart des livres de Michelet ont été écrits très vite : c'est qu'ils avaient longuement mûri dans la retraite du *Journal*.

Le *Journal* ne s'écourte que dans les périodes, fréquentes, il est vrai, de grand travail. Il reprend de l'ampleur dès que Michelet retrouve le loisir de s'y confier. On découvre alors ce qu'est le génie littéraire : Michelet vivait la plume à la main. On sera surpris du nombre de pages rédigées au cours de certains voyages. Transporté sur de mauvais chemins où le cahotaient d'inconfortables voitures, accueilli dans de rudes auberges, Michelet n'interrompait jamais son *Journal*. La fatigue, de son propre aveu, brisait ses membres ; mais elle épargnait en lui le don d'écrire, l'art de choisir les mots qui allaient fixer les images de la journée dans leur fraîcheur.

Ce volume est précédé d'une riche et passionnante étude de Paul Viallaneix, qui a reconstitué et annoté le texte du *Journal*.



9 782070 244669



59-III A 24466 ISBN 2-07-024466-0